

—Tu viendras, n'est-ce pas ?
C'était une prière. Il n'eut pas la force de refuser. Il promit de revenir.
Une demi-heure après il était chez Andréa.
Louise le reçut marchant sur la pointe des pieds.

—Eh bien ? lui demanda-t-il.
—Parlez moins haut, monsieur le baron, répondit-elle à voix basse. Madame va beaucoup mieux, elle vient de s'endormir. Si elle peut avoir quelques heures de sommeil, quand elle se réveillera le mal aura certainement disparu.

—Lui avez-vous dit que j'étais venu ?
—Je n'ai eu garde de l'oublier.
—A-t-elle témoigné le désir de me voir ce soir ?
—Avec ces vilaines douleurs de tête on n'a aucun désir.

—Ainsi, vous ne savez pas quand elle pourra me recevoir ?
—Non, monsieur le baron. Cependant, je crois qu'en venant demain vers midi...

—Merci, Louise ; demain à midi je serai ici. Je suis heureux de savoir qu'Andréa va mieux. Qu'elle se repose, qu'elle se guérisse !
Henri se retira.

—C'est égal, il est vraiment bon, et cela me fait de la peine, murmura la femme de chambre en refermant derrière le jeune homme la porte de l'appartement.

Andréa, enfermée dans sa chambre, faisait secrètement ses préparatifs de départ. Louise, qu'elle emmenait avec elle, savait seule une partie de ses projets.

Or, le lendemain, un peu avant midi, M. de Manoise revenait chez Andréa.

Ce fut le valet de pied qui lui ouvrit.
—Tiens, où donc est Louise ? demanda le baron.

Le domestique le regarda d'un air étonné.
—Est-ce que vous n'avez pas entendu ? reprit le jeune homme.

—Si, monsieur le baron.
—Eh bien ?
—Louise est avec madame.
—Savez-vous comment va madame ce matin ?
—Mais très bien, je pense.
—Elle est levée ?

Cette fois la surprise du domestique devint de l'effarement.

—Monsieur le baron ne sait donc pas ? balbutia-t-il...

—Quoi ?
—Que madame Andréa est partie en voyage.
—Hein, fit Henri, qui crut avoir mal entendu, en voyage ?

—Oui, monsieur le baron, et Louise accompagne madame.

Une leur subite éclaira le jeune homme et il devina une partie de la vérité.

Il devint très pâle, un nuage obscurcit sa vue, il sentit comme une barre en travers de sa poitrine, la

respiration lui manqua et il s'affaissa sur un siège, en portant vivement ses deux mains sur son cœur. Mais, honteux de montrer sa faiblesse devant un domestique, il se roidit contre la douleur atroce qu'il éprouvait et parvint à reprendre un peu de force et d'énergie.

Debout devant lui, ne sachant s'il devait rester ou se retirer, le valet de pied paraissait fort embarrassé de sa personne.

—Quand madame est-elle partie ? lui demanda le baron.

—La nuit dernière.
—A quelle heure ?
—Il était près de minuit.
—A-t-elle pris le chemin de fer ?
—Je le pense.
—Elle a emporté des bagages ?
—Quatre grosses malles.
—Est-ce François, son cocher, qui l'a conduite à la gare ?

—Non, monsieur le baron, Louise est allée elle-même chercher une voiture de place.

—L'avez-vous vue, cette voiture ?
—Oui, monsieur le baron ; c'est moi qui ai aidé le cocher à descendre les malles.

—Est-ce de François que vous parlez ?
—Je parle du cocher de fiacre.

—Où donc était François ?
—Chez sa femme ; madame lui avait donné congé pour vingt-quatre heures.

—C'était bien une voiture de place ?
—Oui, monsieur le baron, avec une galerie en

fer.

—Ah ! vous avez vu la galerie, avez-vous vu aussi le numéro ?

—Je n'ai pas fait attention.
—Et vous ne pouvez pas me dire non plus à quelle gare le fiacre a conduit madame et sa femme de chambre ?

—Non, monsieur le baron.

Le jeune homme passa à plusieurs reprises sa main sur son front, puis, se levant brusquement, il se mit à marcher dans le salon, en proie à une grande agitation. Il n'avait qu'une idée, une idée fixe : savoir quelle route avait prise Andréa et s'élançer sur ces traces.

—Ainsi, se disait-il, les dents serrées et les poings crispés, sa fuite était préméditée, et je ne me suis douté de rien ; je me suis laissé tromper, et j'ai cru naïvement qu'elle était malade... Oh ! mais, triple niais !... Mais pourquoi ce départ ou plutôt, cette fuite ? Quel motif ?...

S'adressant de nouveau au valet de pied :

—Si vous pouviez seulement me dire où Louise a été prendre le fiacre.

—Louise n'a pas été longtemps à revenir, répondit le domestique ; si elle n'a pas rencontré la voiture dans la rue, elle n'est certainement pas allée plus loin que la place de la Madeleine.

Henri continuait à marcher de long en large d'un pas saccadé, févreux.

—C'est bien, dit-il au bout d'un instant au valet de pied, je n'ai plus rien à vous demander, laissez-moi.

L'empressement que le domestique mit à s'enquérir indiquait combien l'ordre qu'il venait de recevoir lui était agréable.

Le baron poussa un sourd gémissement.

—Oui, tout cela était préparé d'avance, se dit-il, parlant à haute voix ; je cherche à m'expliquer... impossible, je ne comprends pas... Est-ce donc une rupture ?

Un éclair fauve sillonna son regard.

—Oh ! non, non, reprit-il, elle n'a pas fait cela, ce serait odieux, épouvantable ; non, je ne veux pas le croire, ni même le supposer. Une lettre, d'elle m'apprendra... Mais oui, elle a dû m'écrire.

Il s'élança dans le boudoir et ensuite dans la chambre d'Andréa où tout était dans ce désordre qui révèle un départ précipité. Il vit des débris de journaux sur les tapis, une armoire vide et des tiroirs ouverts également vides. Il constata que la jeune femme avait emporté ses bijoux, tout son linge, toutes ses toilettes. Cela lui annonçait qu'Andréa avait l'intention de faire un long voyage ou un séjour prolongé loin de Paris. Mais il eut beau chercher partout, il ne trouva point, comme il l'avait espéré, une lettre, un écrit quelconque lui donnant une explication.

Il avait voulu se faire illusion, ne pas croire à la trahison d'Andréa ; la pensée qu'elle le quittait pour un autre lui revint plus amère, plus sombre, plus terrible ; la jalousie le mordit cruellement au cœur ; il en sentit les tortures atroces et une fureur farouche gronda sourdement dans son cerveau. Il eut un regard sinistre ; il poussa un cri rauque, affreux et bondit hors de l'appartement.

Dans la rue il se mit à courir comme un fou.

Où allait-il ? A cette heure terrible, il avait besoin des conseils d'un ami sincère et dévoué.

Il allait les demander au marquis Maxime de Soubreuil.

XV

Henri arriva à l'hôtel de Soubreuil haletant, le front couvert de sueur, les vêtements en désordre.

A sa vue, le vieux Jean, le fidèle valet de chambre du marquis, ne put retenir un cri d'effroi.

—Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, monsieur le baron ? demanda-t-il.

—Maxime est-il ici ? J'ai besoin de lui, je veux le voir à l'instant même.

—Monsieur le baron, mon maître n'est pas à Paris.

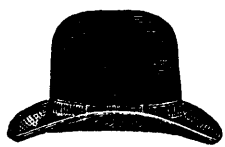
—Il n'est pas à Paris ? répéta le jeune homme. Où donc est-il ?

—Monsieur le marquis est allé faire un voyage, mais il ne m'a point dit si c'était en France ou ailleurs.

Le baron resta un moment interdit, regardant le vieux domestique comme un hébété.

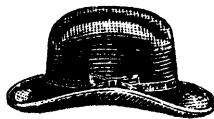
La suite au prochain numéro

MAGASIN DE L'UNION



VENEZ

NOUS VOIR



OU ON ACHÈTE

LE VRAI CHAPEAU



COMPAREZ

NOS PRIX



De ce jour nous vendons nos chapeaux en pailles aux prix coûtants.

UNION

Le plus bel assortiment de chapeaux en feutre, (mou et dur)

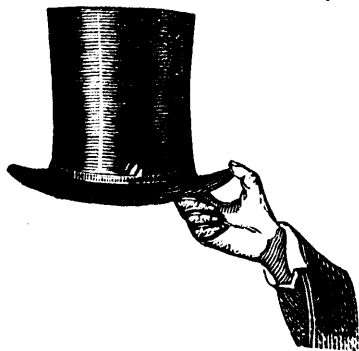


SPECIALITÉ :

CHAPEAUX

EN

SOIE



AUTRE SPECIALITÉ :

CHAPEAUX

PULLOVER



No. 19, Rue Saint-Laurent, Montréal